

La poétique de la souffrance dans les *Pensées* de Blaise Pascal et *Andromaque* de Jean Racine

Sana BOIRO
Université Cheikh Anta Diop, Dakar
boirosana@yahoo.com

RESUME

La souffrance est l'essence de l'être humain, elle se construit autour de lui et s'ancre profondément en lui. Blaise Pascal et Jean Racine attristés par celle-ci, pour s'en passer, se plongent dans la littérature, seul moyen possible de confort et de réconfort. Les larmes du philosophe construisent les *Pensées*, œuvre littéraire dans laquelle l'homme est invité à reconnaître sa faiblesse qui se caractérise par son destin inévitable. Cette écriture de la souffrance est pour ainsi dire, un phénomène de conditionnement et de catapultage à travers lequel l'homme pascalien est enfermé, guidé parfois jeté sans force nécessaire pour combattre ce mécanisme sinon se soumettre uniquement. Investi dans cette absence de liberté humaine, Jean Racine à l'image de Pascal explore la souffrance de l'être due au destin. Mais pour atteindre l'apogée de sa réflexion, il produit *Andromaque*, une pièce théâtrale qui propose des personnages conditionnés par le destin inévitable et qui le catapulte en même temps. Ainsi, la littérature du XVII^{ème} siècle à travers ces deux auteurs devient thérapeutique car nous prépare à accepter la puissance extérieure.

MOTS CLES : souffrance, puissance, purgation, passion, thérapie

ABSTRACT :

Suffering is the essence of the human being; it is built around him and deeply rooted in him. Blaise Pascal and Jean Racine were saddened by it, and in order to do without it, they immersed themselves in literature, the only possible means of comfort and solace. The philosopher's tears build the *Pensées*, a literary work in which man is invited to recognise his weakness, which is characterised by his inevitable destiny. This writing of suffering is, so to speak, a phenomenon of conditioning and catapulting through which Pascalian man is trapped, guided and sometimes thrown without the necessary strength to fight this mechanism, if not simply to submit. Invested in this absence of human freedom, Jean Racine, like Pascal, explores the suffering of the being due to destiny. But to reach the apogee of his thinking, he produced *Andromache*, a play that presents characters conditioned by inevitable destiny and that catapults it at the same time. In this way, seventeenth-century literature, through these two authors, becomes therapeutic, as it prepares us to accept external power.

KEYWORDS : Suffering, power, purgation, passion, therapy

INTRODUCTION

L'acte d'écrire signifie au XVII^{ème} siècle une manière de représenter l'être humain dans sa condition véritable. Deux auteurs, marqués par leur foi chrétienne précisément le jansénisme, dévoilent à travers leurs plumes le malheur inévitable de l'homme. Blaise Pascal dans sa prose poétique et Jean Racine dans sa tragédie décrivent la nature humaine prise par une souffrance inéluctable. Séduit et attristé par cette écriture des sentiments, nous nous sommes intéressés de : « la poétique de la souffrance dans les *Pensées* de Blaise Pascal et d'*Andromaque* de Jean Racine. » Des études importantes ont été faites sur Pascal et Jean Racine mais pour plus d'originalité, dans cet article, nous verrons les marques douloureuses de leurs écritures caractérisées par les faits sociaux et les faits religieux.

Dans cet article, nous partirons de ce qui nous séduit principalement c'est-à-dire l'étude des sensations dues à la fragilité de l'homme et du monde et des dérives passionnelles. Pour ce faire, notre approche s'articulera autour d'une série de questions : comment se manifeste la souffrance dans la poétique de Blaise Pascal et de Jean Racine ? Cette souffrance n'est-elle pas liée au conditionnement du destin ? N'est-elle pas un moyen thérapeutique ? Pour appréhender cette étude, nous montrerons d'une part, que la poétique de la souffrance constitue un conditionnement et un catapultage et d'autre part, nous démontrerons que cette poétique de la souffrance est notamment une écriture controversée et thérapeutique.¹

1. La poétique de la souffrance : une écriture du conditionnement et du catapultage

La littérature est un moyen efficace pour reprendre la souffrance humaine. Elle permet à l'écrivain d'exprimer les émois de son cœur et ses sentiments personnels. Pour mieux supporter sa souffrance, d'ailleurs, torturé par une douleur due à sa nature, Blaise Pascal crée un long mur dans lequel il se plonge et s'enferme sans possibilité de ressortir. Emporté par une impossibilité face à ces quatre coins du mur, l'auteur des *Pensées* s'attriste mais place sa confiance dans son esprit et sa pensée. En cela, il dit : « l'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. » (B. Pascal, 1977, 161) démontre tout simplement que l'homme, même égaré ou enfermé dans l'infini immensité des choses, n'a qu'une seule force qui est sa raison d'où l'importance de bien la conduire comme disait Descartes.

¹ Voir Nayla Chidiac, *Ateliers d'écriture thérapeutiques*, Elsevier masson, 2010. Voir aussi *La fonction thérapeutique de l'écriture et de la lecture une entrevue avec Julien Bigras*, Québec français, enseigner la littérature, N°45, mars 1982

Comblé par sa raison, l'homme voit sa puissance et se cherche dans l'écriture. La littérature devient alors un laboratoire dans lequel il purge ses illusions et ses inquiétudes. En effet, elle nous permet de vivre, de percevoir les souffrances des auteurs. Blaise Pascal, dans les *Pensées*, se prive de toute force et s'expose inévitablement dans la faiblesse : « Je regarde de toutes part, et je ne vois partout qu'obscurité. » (B. Pascal, 1977, 262) Malmené par sa naissance corrompue, il se départit des mondanités pour traverser les misères humaines. D'ailleurs, son écriture valorise la souffrance et les maladies qu'il considère comme des phénomènes purement humains. Le recours à la littérature est dû aussi au fait qu'il est conditionné d'une part par sa religion et d'autre part par son impossibilité de comprendre des choses qui sont au-dessus de sa raison.

S'attachant aux normes religieuses, Blaise Pascal accepte sa condition marquée par des maladies et des souffrances intenses. Il s'en remet au maître du monde et en cela il affirme « je connais les dangers de la santé et les avantages de la maladie. Ne me plaignez point. La maladie est l'état naturel des chrétiens, parce qu'on est par là comme on devrait être toujours » (B. Pascal, 1977, 208) autrement dit, l'homme est fait de souffrance.

Cependant, la littérature n'est pas seulement liée à l'expression de la souffrance et des sentiments personnels de l'homme. Mais elle est un laboratoire de catapultage. L'écriture littéraire constitue alors un conditionnement par lequel l'homme est catapulté parfois au-delà du mur imaginaire conçu par bon nombre d'écrivains. Dans ce cas précis, Blaise Pascal oriente et assiste ses contemporains en proposant un tremplin. En ce sens il dira : « il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre » (B. Pascal 1977, 109) C'est-à-dire écrire c'est faire comprendre la nature humaine comment s'y prendre.

De plus, la littérature sensibilise et tire l'homme des ténèbres. Elle est, pour Pascal, un moyen efficace pour catapulter l'être humain. Ainsi, il affirme : « Bassesse de l'homme jusqu'à se soumettre aux bêtes, jusques à les adorer » (B. Pascal 84) En attaquant ce comportement de plus en plus bas, l'apologiste prend le contre-pied pour expliquer d'abord l'erreur humaine causée par le péché originel mais tout en montrant ensuite que l'homme est aussi capable de bien et mérite le bonheur. C'est fort de ce constat que Pascal affirme :

Ceux à qui Dieu a donné la Religion par sentiment du cœur sont bienheureux et bien légitimement persuadés ; mais à ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine et inutile pour le salut (B. Pascal, 1977, 105)

C'est dire donc qu'argumenter pour convaincre aux êtres humains que Dieu est seul capable de les porter au-delà de leurs misères est la fin de l'apologie pascalienne.

Partant de ce pessimisme pascalien, nous pouvons dire que la littérature est inhérente à l'expression du monde et de l'âme humaine. Elle dégage les sentiments de l'apologiste qui souffre et peine à sortir des turpitudes de sa nature propre. C'est dans cette optique Charles Gardou tenait ce propos : « celui que l'on l'imagine sûr de lui, fort, est en réalité un être faible, souffreteux. » (Ch. Gardou 2009, 101-110) A cet effet, Blaise Pascal s'expose en écrivant les *Pensées*, il s'affaiblit, s'attriste et meurt à petit feu devant l'immensité de cet infini. La misère est son lexique favori, elle est au cœur de son écriture. Mais cette tortuosité trouve sa consolation dans la prise de conscience de cette faiblesse. C'est dans celle-ci qu'il propulse l'homme pour atterrir au bonheur éternel.

La littérature est, pour ainsi dire, liée à l'apologie de la religion chrétienne. En effet, elle est un lierre arbrisseau rampant et qui grimpe dans les cœurs et les esprits des penseurs du XVIIème siècle. Elle illumine, éclaire, visionne tout en proposant un modèle de vie, de conduite chez les écrivains. Ainsi, Blaise Pascal épris de valeur chrétienne conduit un raisonnement basé sur la création littéraire pour mieux atteindre son objectif c'est-à-dire convaincre ou persuader les hommes sur l'acceptation de la souffrance qui est inhérente de la condition de leurs natures. Le texte littéraire devient alors un instrument de combat. Lutter contre les passions excessives des êtres humains mais au-delà combattre les injustices du moi. A cet effet, Pascal affirme : « Il y en a qui voient bien qu'il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence qui les détourne de Dieu » (B. Pascal 1977, 185) C'est-à-dire ce combat littéraire est d'abord celui de notre propre être animé par des désirs intenses.

Evoquant l'homme comme un être conditionné par Dieu sans qui, il ne peut être sauver, la littérature devient sa seule issue car son domaine de prédilection consiste à imiter, à créer, à imaginer un monde merveilleux. Ainsi, elle nous plonge par sa technique de catapultage à retrouver le vrai Bien perdu depuis belle lurette. C'est dans cette optique que Blaise Pascal disait : « ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder et d'ennemis que ceux qui les en détournent qui s'affligent de se voir environnés et dominés de tels ennemis, qu'ils se consolent, je leur annonce une heureuse nouvelle » (B. Pascal 1977, 185) Autrement dit, l'auteur des *Pensées* choisit un style propre à lui qu'il emprunte à son génie littéraire.

L'acte littéraire est toujours inhérent à l'expression du lyrisme et des sentiments personnels. Sans se laisser emporter par les effusions sans espoir, l'auteur des *Pensées* s'étire dans sa souffrance, trouve en elle le complément de sa foi, en cela il affirme : « l'homme n'est pas digne de Dieu mais il n'est pas incapable d'en être rendu digne. Il est indigne de Dieu de se joindre à l'homme misérable, mais il n'est pas indigne de Dieu de le tirer de sa misère » (B. Pascal, 1977, 175). Autrement dit, l'apologiste use la littérature comme un moyen de combat pour sensibiliser, éveiller les interlocuteurs.

Longtemps considéré comme l'auteur du XVII^{ème} siècle qui souffre le plus dans son style d'écriture, Blaise Pascal n'est pas finalement le seul car Jean Racine aussi qui produit, dans un genre le plus approprié pour exprimer un lyrisme excessif, démontre une aventure minée de souffrance et de tristesse. Le théâtre de son sous genre la tragédie est l'espace de la purgation où faufilent peine et équation. Dans *Andromaque*, l'expression des passions et de l'amour est l'élément déclencheur des malheurs :

Hélas ! Qui peut savoir le destin qui m'amène ?
L'amour me fait ici chercher une inhumaine.
Mais qui sait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
Et si je viens chercher, ou la vie, ou la vie ? (J. Racine, 1971, 38)

A travers ce passage de Oreste à son ami Pylade, le dramaturge commence à purger et à faire purger les souffrances des passions, les personnages incarnent des rôles en provoquant même le mal.

Placés dans une situation tragique, les protagonistes de la pièce *Andromaque* sont livrés à des souffrances inouïes. En effet, les personnages sont animés par des désirs ardents d'atteindre l'apogée de leurs passions. Ainsi, Oreste pour manifester sa faiblesse face à ses désirs affirme : « Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne » (J. Racine, 1971, 40). Autrement dit, ce personnage est poussé par une force puissante.

Dans cette pièce tragique, la passion conduit les personnages vers leurs échecs. Elle est au cœur des problématiques liées à la souffrance, à la jalousie et à la haine des protagonistes. L'amour n'est pas toujours réciproque, chaque personnage aime celui qui ne l'aime pas. Auquel cas ils sont tous plongés dans une rivalité imprudente. Sachant qu'il n'occupe aucune parcelle du cœur de Hermione, Oreste analyse profondément la situation, cherche à savoir s'il doit passer par l'insensibilité de Pyrrhus à l'égard de celle qu'il aime. Son aveuglement face à cette situation est dû à cela, car dit-il, en s'adressant à son ami Pylade :

J'aime ; je viens chercher Hermione en ces lieux,
La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.
Toi qui connais Pyrrhus que pense tu qu'il fasse ?
Dans sa cour, dans son cœur, dis-moi ce qui se passe.
Mon Hermione encor le tient-elle asservi ?
Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi ? (J. Racine, 1971, 40)

Ce propos d'Oreste, à travers l'insistance de la situation énonciative « J'aime, je viens », est dicté par une passion forte qui peut le conduire à une fatalité sans mesure. De cet amour, la souffrance du personnage fait progresser l'écriture théâtrale qui est liée à une expression des sentiments et des passions. Cette douleur est ainsi établie chez tous les protagonistes de cette pièce *Andromaque*.

La poétique de la souffrance est au cœur de la tragédie racinienne. En effet, partant du personnage éponyme, délivré à la puissance de son destin qui le conduit inévitablement, l'écriture théâtrale nous purge dans la souffrance de celui-ci. Aimée par le bourreau de son époux Hector, Andromaque préfère mourir plutôt que de s'offrir à celui qui a détruit le royaume de sa vie. Mais c'est ce refus catégorique qui accélère l'intrigue, d'une part, poussant Pyrrhus à agir sous la colère, livrant sans réfléchir Astyanax, fils de celle qu'il aime au peuple grec. D'autre part, la pression faite par Oreste qui veut vaille que vaille pousser son rival Pyrrhus vers le désastre, soit sacrifier son amour pour la veuve soit sacrifier son pays. Comme Phèdre, le personnage Andromaque subit un destin incontrôlable se laisse inlassablement à son sort qui l'accable, la tourmente.

Hanté par le mal et la souffrance du désespoir, Andromaque, personnage éponyme de la pièce cherche à contourner son destin mais sans savoir que son chemin est déjà tracé. Ainsi, affectueuse prise en tant que mère, elle affirme :

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui. (J. Racine, 1971, 47)

Dévastée, attristée la veuve Andromaque pleure, se lamente et prie à cet homme qui l'aime d'épargner son enfant, le seul miroir qui lui reste de Hector et de sa ville Troie. Loin du

pessimisme, ce personnage se rend chez Hermione pour que celle-ci intervienne en sa faveur. A celle-là, elle dit :

Hélas ! lorsque, lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui.

Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui. (J. Racine, 1971, 76)

D'après ce passage nous nous rendons compte que le personnage essaie en vain de rechercher son malheur car, les passions d'un homme qui aime sont au-dessus d'un amour patriotique. Enchaîné par deux refus catégoriques, d'abord, Pyrrhus : « Tous les grecs conjurés fondaient sur un rebelle/Je trouvai à me perdre pour elle. » (J. Racine, 1971, 63) ensuite Hermione : « Je conçois vos douleurs. Mais un devoir austère, / Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire » (J. Racine, 1971, 76) Souvent la passion est au cœur des problématiques, le personnage victime de son choix, celui d'être fidèle éternellement à son Hector fait un effort supplémentaire pour sauver son enfant en guise de respecter le vœu ultime de son époux. En cela, elle se laisse dans l'infidélité comme nous pouvons le constater dans ce propos : « Dis-lui que de mon fils l'amour est fort » (J. Racine, 1971, 83) Envoyant sa confidente chez Pyrrhus elle est dominée par l'amour de son fils, devient-elle infidèle ou sauve-t-elle uniquement son enfant : « Hélas ! pour la promettre est-elle encore à moi ? /O cendres d'un époux ! O Troyens ! O mon père/ O mon fils, que tes jours coutent cher à ta mère ! / Allons. » (J. Racine, 1971, 84)

Forcé à prendre une décision entre son pays et la Troyenne, Pyrrhus est aussi un personnage victime de ses sentiments, de ses désirs et de ses passions. Sans penser aux conséquences désastreuses d'une insoumission, il est plutôt guidé par son amour qui le conduit à la tombe. D'ailleurs, le moteur de cette pièce est lié à un conditionnement de l'amour qui modère et contrôle toute chose. C'est ainsi que Roland Barthes en critique incontournable affirmait : « Andromaque a juré fidélité à Hector, Pyrrhus s'est engagé solennellement envers Hermione » (R. Barthes, 1963, 78-79)

Confrontés par des problèmes liés à la passion et à l'amour, les personnages de Jean Racine souffrent sans savoir que le véritable fléau de cette souffrance est dû à leur entêtement. Ceux qui éprouvent des sentiments à l'égard d'autres s'évertuent inlassablement à conquérir ce qu'ils pensent leur appartenir. Ceux qui sont aimés, aiment d'autres sans que cela ne soit réciproque et certains même qui vivent dans l'imagination. Ainsi, Oreste s'attaque frontalement à Pyrrhus « avant que tous les grecs vous parlent par ma voix/Souffrez que j'ose ici me flatter

de leur choix » (J. Racine, 1971, 42) de même qu'Hermione bouleverse tout un pays pour satisfaire son désir. A cela, elle dit à sa confidente « aux yeux de tous les grecs rendons le criminel. /J'ai déjà sur le fils attiré leur colère. » (J. Racine, 1697, 54) et pire c'est le cas de Pyrrhus qui défait tout le monde sans arrière penser comme on peut l'entendre « Songez-y bien. Il faut désormais que mon cœur/S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur. /Je n'épargnerai rien à ma juste colère. » (J. Racine, 1971, 51)

La tragédie racinienne devient alors la peinture des souffrances manifestement visible chez les personnages. Elle met en jeu une action dynamique qui démontre des péripéties élaborées comme un espace d'ennuis et de difficultés des personnages. Ces derniers disparaissent selon la progression de l'intrigue marquée par des monologues intempestifs, des confidences a n'en plus finir. Cette tragédie racinienne est surtout un champ de combat entre la passion amoureuse et la raison. Mais tout personnage conditionné par la recherche d'un amour impossible s'écarte du raisonnement, en cela, il finit dans un malheur inévitable auquel cas, il est plongé dans la tristesse, dans le désespoir voire dans la disparition éternelle.

La littérature du XVIIème siècle, marquée par le rationalisme dans la progression, présente chez Jean Racine une autre facette plus sentimentale. Dans *Andromaque*, l'espace de la pièce est accordé beaucoup plus au lyrisme. Le dramaturge, lui-même, janséniste de foi est conditionné par le destin donc le choix et l'évolution de ses personnages sont déterminés par celui-ci. C'est dans ce cadre précis que Papa-Samba Ndiaye affirmait : « influencé par la tradition janséniste, Racine particulièrement, ses héroïnes, montre le combat amoureux contre une forme de monstruosité. » (P.S. Ndiaye, 2020, 295-304) C'est-à-dire cette bataille rude sans mesure des êtres de papier ne laisse que cendre et désolation.

Cette littérature fondée sur les forces de la religion qui suit les personnages comme l'auteur, lui-même, est pris de ce destin. La tragédie relève alors de la fatalité conditionne tout être de papier et Racine rejoint de ce point de vue à Blaise Pascal qui supprime en l'homme toute possibilité de se décider car ignorant son propre destin. Ainsi, ne faudrait-il pas comprendre que cette haine, cette jalousie, cet amour à sens unique ne soient des actions divines. Auquel cas Racine reprend l'écriture pascalienne pour dessiner le drame de la condition humaine marqué par le mal.

En somme nous pouvons retenir que l'écriture de la souffrance est au cœur de la tragédie racinienne. Il n'en demeure pas moins dans le style pascalien des *Pensées* sans surprise vu que

les deux auteurs classiques sont tous jansénistes. Partant de cette écriture controversée, l'objectif n'est-il pas lié à la recherche de la thérapie de l'homme.

2. La poétique de la souffrance : une écriture controversée et thérapeutique

Siege des souffrances et des déceptions, les *Pensées* de Blaise Pascal transfigure les limites de la nature humaine en lui proposant un remède pour son mal. En effet, partant d'une écriture controversée, la littérature devient une source de bonheur, de réconfort dans une certaine mesure thérapeutique : « après avoir montré la bassesse et la grandeur de l'homme. Que l'homme maintenant s'estime son prix. Qu'il s'aime, car il y a en lui une nature capable du bien ; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont » (B. Pascal 108) C'est dire que l'écriture qui a tant révélé la souffrance de l'homme prospecte vers une remédiation basée sur la compréhension véritable des choses.

Sans que l'homme ne s'enferme dans sa nature miséreuse comme une proie facile à cet état, la littérature lui permet de s'élancer dans les grandeurs de son âme. Emprunter le chemin de la distraction pour détendre, apaiser les souffrances est l'ultime projet apologétique pascalien, cette voie est celle du premier remède que les *Pensées* nous offre. En cela, l'auteur nous dit : « sans divertissement, il n'y a point de joie ; avec le divertissement, il n'y a point de tristesse ; et c'est ce qui forme le bonheur des personnes » (B. Pascal 1977, 122) autrement dit se distraire parfois sur des choses inchangeables veut mieux que de chercher à modifier inutilement.

Dans l'optique de toujours vouloir surpasser la souffrance humaine sans la considérer comme une malédiction, l'auteur des *Pensées* prescrit un autre remède celui de corriger les plaisirs en soi qui nous éloignent du vrai Bien. C'est fort de ce constat qu'il dit : « c'est en vain, o homme, que vous cherchez dans vous-même le remède à vos misères. Toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connaître que ce n'est point dans vous-mêmes que vous ne trouverez ni la vérité ni le bien. » (B. Pascal 131) Interdisant à l'homme l'amour pour soi c'est de le projeter dans la guérison d'une maladie quasi naturelle.

Souffrir en la recherche d'un bien éternel reste la ligne de mire dans la philosophie pascalienne, le bonheur que revendique l'être humain sans le savoir est celui qui n'est pas en soi. Ecrire c'est soigner, en cela, il dit : « Dieu par Jésus-Christ. Nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ. Sans ce médiateur est ôtée toute communication avec Dieu. » (B. Pascal 148) Cette prescription est la force motrice de la littérature classique. Contrairement aux philosophes

de son temps qui s'autoproclamer les guides incontestés vers le vrai, l'apologiste s'érige une écriture purement pessimiste dont la seule issue possible demeure la connaissance du vrai Bien. C'est à cette raison précise qu'il affirme : « Tous ceux qui ont prétendu connaître Dieu et le prouver sans Jésus-Christ n'avaient que des preuves impuissantes. Mais pour prouver Jésus-Christ nous avons les prophéties qui sont des preuves solides et palpables. » (B. Pascal 1977, 148)

La littérature imitant merveilleusement les textes sacrés devient un espace approprié pour ouvrir la voie du salut car pour connaître le Christ, il faut apprendre les textes sacrés qui nous enseignent Jésus-Christ. C'est ainsi que Pascal laissait entendre « en lui et par lui nous connaissons donc Dieu. Hors de la et sans l'Écriture, sans le péché originel, sans médiateur nécessaire, promis et arrivé, on ne peut prouver absolument Dieu ni enseigner ni bonne doctrine, ni bonne morale » (B. Pascal, 1977, 148) Nous guidant par son texte littéraire vers le vrai guide, l'apologiste fournit un remède efficace mais surtout sûr pour le traitement de nos maux. D'ailleurs, mettant en garde toute tentative de chercher Dieu sans traverser par le christianisme constitue un échec, l'homme de lettres allie encore ses mots pour soigner les maux. En cela, il affirme : « la connaissance de Jésus-Christ fait le milieu parce que nous y trouvons, et Dieu et notre misère » (B. Pascal, 1977, 150)

Partant de ces remèdes livrés par l'apologiste, nous pouvons aisément constater ou affirmer que la littérature est un espace vaste où s'abreuve les peines et les souffrances de l'humanité. Elle est, en quelque sorte, un moyen privilégié pour toucher par les mots les maux de toutes choses. Les fragments des *Pensées* démontrant une éloquence inouïe ressort de cet espace dont l'auteur, lui-même, cultive son champ. Amenant l'être à comprendre son sort, il avertit : « Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'entourne. Qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point » (B. Pascal, 1977, 153) C'est-à-dire l'agencement des mots pour mieux traiter le déséquilibre humain causé par des facteurs parfois hors de soi.

Écriture alambiquée qui persuade et convainc l'homme d'une manière générale, la poétique des *Pensées* demeure le livre de la littérature religieuse. Traitant des questions normalement sacrées qui devraient être abordées par les spécialistes de la religion, Pascal réussit à conduire un argumentaire puissant. Choisisant la littérature comme méthode appropriée, s'arme des figures de rhétoriques telles que l'antithèse, l'antiphrase voire l'oxymore pour

confronter dans son raisonnement des mots et des idées qui ne sont pas rapprochables. C'est fort de ce constat qu'en élaborant le fragment « morale chrétienne » il avance : « la misère persuade le désespoir. L'orgueil persuade la présomption. L'incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misère par la grandeur du remède qu'il a fallu. » (B. Pascal, 1977, 223) Dans ce passage, Pascal appelle à l'incarnation, à la soumission et au dévouement.

L'absurdité de la littérature pascalienne c'est quand l'auteur après avoir sorti l'homme des turpitudes de son ignorance, l'aide à trouver le bonheur résidant dans sa propre souffrance tout en dégageant tout mythe qui pourrait se créer autour de lui. En cela, il affirme sans retenu : « il est injuste qu'on s'attache à moi, quoi qu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir, car je ne la fin de personne et n'ai pas de quoi les satisfaire. » (B. Pascal, 1977, 238) En d'autres termes, nul n'est parfait, lui-même n'écrit que sous la dictée de Dieu sans qui sa parole est fade et sans sel.

Par ailleurs, nous pouvons noter des similitudes profondes entre l'expression thérapeutique de la littérature de l'auteur des *Pensées* à celle du dramaturge Jean Racine. Dans *Andromaque* la souffrance est au cœur des personnages, l'auteur s'érige en bouclier se cachant derrière ces êtres de papier mais c'est pour enseigner, soigner le drame de la condition humaine. Le texte littéraire devient d'abord un vaccin préventif chargé de disloquer l'entêtement des hommes qui veulent aller à l'encontre de leur destin. Comme un miroir la tragédie racinienne reflète la réalité à travers Oreste qui se positionne en maître prend son destin qu'il tord pour atteindre son objectif : « Aux yeux de tout son peuple il faut que je l'opprime. /Laissez vers l'autel conduire ma victime. » (J. Racine, 1971, 91) Mais hélas ! la main invisible en décide autrement, le pousse à aimer sans être aimé. A travers ce personnage, le dramaturge prévient du drame de la condition de l'homme marqué par le caractère de sa nature celui de la passion et celui de la fatalité

Enfermé dans un espace vaste et infini où l'homme balade comme une fourmi face à cette immensité, la littérature épouse ensuite une dimension médicinale en devenant un remède direct contre le mal de l'être. C'est le cas de la pièce tragique *Andromaque* où tous les personnages qui forcent finissent mal. Hermione pour sauver son honneur place Oreste sous le gage de l'amour devant le crime, assassin. Pyrrhus s'arme contre son propre pays pour alimenter son désir, gagner le cœur de celle qui ne l'aime pas, Andromaque déjà obligée de tourner vers Pyrrhus au prix de la vie de son fils. Créateur acharné, le dramaturge, selon Thomas Cambel « inscrits ses héros dans une machine infernale dont chacun est un rouage » (T. Cambel, 2008,

35) C'est-à-dire ceux-ci « sont enfermés dans une spirale amoureuse dont ils ne peuvent s'extraire. » (T. Cambel, 2008, 35)

Embarqués dans des situations incompréhensibles, les personnages de la tragédie racinienne sont poussés vers l'échec mais c'est éventuellement un prétexte qu'utilise le dramaturge pour corriger le public visé à partir des erreurs de ceux-ci. Le texte littéraire fait alors un diagnostic sans complaisance des raisonnements des uns et des autres, nous enseigne à travers Céphise que la force extérieure agissante est derrière. En cela, elle affirme : « c'est Hector qui produit ce miracle en votre âme/Il veut que Troie encor se puisse relever/Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver. » (J. Racine, 1971, 84) C'est dire que le propos de Céphise renvoie à l'aspect religieux car à travers l'évocation du mort Hector se cache une spiritualité qui agit.

A partir de ce moment, nous nous attelons à démontrer que le vrai remède dont propose Jean Racine est celui de la religion chrétienne. Car, même avec le raisonnement solide de Céphise, elle n'arrive pas à surmonter les règles établies par l'invisible sur quoi elle se trompe lourdement. D'ailleurs, c'est dans cette optique qu'il faut comprendre la surprise d'Andromaque en tournant en dérision sa confidente clairvoyante : « Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connaissais mieux » (J. Racine, 1971, 86) En réalité l'aspect théâtral s'arrête sur la vision réduite des personnages pour donner place à l'interprétation religieuse du texte littéraire.

En plus de l'aspect religieux s'y ajoute les règles de la politique qui se démontrent à travers les gestes et les faits des personnages. Comme l'orgueil d'un roi qui manipule sans cesse, chaque héros « à sa tête trône le pouvoir, objet de convoitise. Il est à l'origine de toutes les dissensions, témoins privilégiés des ambitions des uns et des complots des autres » (T. Cambel, 2008, 37) Tenant compte de ce propos d'un chercheur sur Racine, nous pouvons affirmer sans risque de nous tromper que la tragédie est un espace d'enseignement mettant en garde les uns et les autres. La pièce *Andromaque* est par ricochet un moment de purgation, un remède qui soigne les dérives des tyrans et les hommes généralement.

Soigner par la fonction thérapeutique du théâtre, Jean Racine utilise des procédés rhétoriques basés sur un paradoxe inexplicable. A cet effet, l'imagination des personnages démons matérialise notre condition véritable en nous pouvons dans une profonde méditation.

CONCLUSION

En somme, l'écriture littéraire au XVII^{ème} est marquée par la reprise de la souffrance humaine. Elle véhicule l'expression des sentiments et du lyrisme profond pour mieux répondre

au besoin des hommes. Blaise Pascal et Jean Racine, hommes de cette époque, dominés par leurs situations douloureuses ont prévenu à travers leurs œuvres respectives la vraie nature humaine. Dans les *Pensées* et dans *Andromaque*, la rhétorique de la souffrance est liée au reflet de la réalité, sans divertir uniquement mais nous ont plongé au cœur de la réflexion. Connaître la fragilité de l'homme en même temps sa grandeur qu'il trouve même dans cette misère selon Pascal ou encore souffrir pour mieux se découvrir selon Racine. En cela, nous avons retenu une écriture de conditionnement, poussant l'être progressivement sans pouvoir résister à cela. Cette force agissante est considérée pour ces deux auteurs comme l'élément qui a toujours catapulté l'homme.

Outre la rhétorique de la souffrir manifestement développée dans ses œuvres du corpus, nous pouvons retenir que ces textes littéraires sont purement thérapeutiques. Ainsi, nous avons pu noter que le paradoxe scripturaire est lié à un rendez-vous de purgation, de prévention et de remède contre le mal de l'être et du monde. Loin de nous faire peur ou de nous décourager, ces illustres, essayiste et dramaturge, nous montrent le recto et le verso de notre nature marquée par des hauts et des bas. Mais en utilisant des procédés paradoxaux, ils arrivent à nous soigner de notre condition miséreuse.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BARTHES, Roland (1963), *Sur Racine*, Paris, Seuil.

CAMBEL, Thomas (2008), Mémoire de Master en Etude littéraire, Université du Québec.

GARDOU, Charles (2006), « Blaise Pascal, de l'éternel malade au prodige de la pensée », *Reliance*, 2006/2 N°20, p.101-110 ;

NDIAYE, Papa-Samba (2020), La souffrance et l'esthétique dans l'œuvre de Jean Racine, pp.295-304.

PASCAL, Blaise (1977), *Pensées*, Paris, Gallimard, 2004 (édition Michel Le Guern).

RACINE, Jean, *Andromaque*, (1697), édition Bordas, Paris, Montréal, 1971.